

MAUD SACQUARD DE BELLEROCHÉ

CINQ PERSONNAGES EN QUÊTE D'EMPEREUR



Préface
de
FRANCIS
DIDELOT

DU VERBE À LA PLUME

del
DUCA
Paris

MAUD SACQUARD DE BELLEROCHÉ



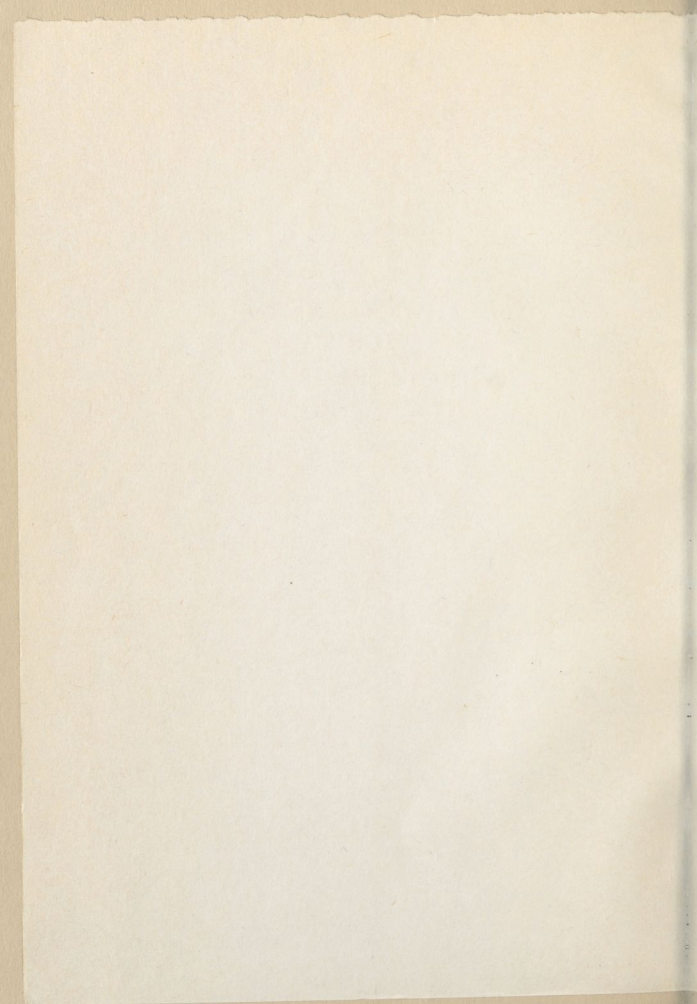
Maud Sacquard de Bellerocché, auteur de *Cinq personnages en quête d'empereur*, est l'antithèse de l'historienne d'antan portant lunettes et talons plats. Jean-Gabriel Domergue dit d'elle : « Elle est la plus belle des intellectuelles et la plus intellectuelle des belles. » Grande, brune, bronzée été comme hiver, cette Parisienne élégante et fougueuse est une grande sportive : médaille d'or de patinage sur glace, elle est championne de France de descente sous-marine par quarante-huit mètres de fond. Mais le goût de la vie va de pair, chez cette jolie femme, avec la passion du passé. Après une licence de droit, elle est devenue conférencière de Connaissance du monde, de l'Alliance française, des Amis de Versailles et des Amis des Châteaux de la Loire. Sillonant les routes d'Europe au volant d'une voiture de sport, elle bat des records d'endurance : deux cents conférences par an. Après *Cinq personnages en quête d'empereur*, elle prépare un second ouvrage, aussi fidèle à la vérité historique et aussi vivant : *D'un dandy l'autre*.

LES ÉDITIONS MONDIALES
2, rue des Italiens
PARIS (9^e)

★

Service de Vente
7, rue Danton - PARIS (6^e)

CINQ PERSONNAGES
EN QUÊTE
D'EMPEREUR



BA
2L

MAURICE MAQUET DE BELLECHASSE

CINQ PERSONNAGES
EN QUÊTE
D'EMPEREUR

Préface de Francis Deldyck

16° Z
9327

(2)

L 77 1022 8700

CINQ PERSONNAGES
EN QUÊTE
D'EMPEREUR

MAUD SACQUARD DE BELLEROCHÉ

CINQ PERSONNAGES
EN QUÊTE
D'EMPEREUR

Préface de Francis Didelot



MAUD SACQUARD DE BELLEROCHE

CINQ PERSONNAGES
EN QUÊTE
D'EMPEREUR



© 1962, EDITIONS MONDIALES, PARIS

Imprimé en France

PREFACE

Lorsque Maud de Belleruche soumit son manuscrit à l'éditeur, nous savons que celui-ci, tout de suite, succomba au charme de ces « Cinq personnages en quête d'empereur ». Dans ces conditions, pourquoi retarder le plaisir du lecteur ? Il est vrai que le sort fréquent des préfaces veut qu'on ne s'y arrête guère, sinon peut-être pour y chercher quelque portrait de l'auteur.

Et sans doute est-ce par là que ce voyage au cœur du Second Empire a séduit d'emblée le romancier que nous sommes : comment en effet ne pas imaginer qu'en dépit de sa jeunesse Maud de Belleruche aurait été dame d'atours d'Eugénie de Montijo ? La voici donc qui, pour nous, s'arrache au bouquet de crinolines tendrement dessiné par Winterhalter ; elle nous invite à valser sur les rythmes scintillants d'Offenbach ; autour de nous tourbillonnent Virginie, Mathilde, Elisabeth, distribuant leurs sourires, offrant leur gorge aux regards de Morny, à l'ironie de Mérimée. C'est cela, en vérité, que l'écrivain a voulu restituer le climat de flonflons et d'amours, de bluettes et d'uniformes, tel que l'a connu le Neveu au début de son règne quand, dans l'inconscience générale, nul ne prenait garde à la pesante montée des ténèbres à l'horizon, aux menaces d'orage qui deviendraient débâcle de Sedan, tourmente de la Commune.

« Cent personnes, qui ont vu une chose, la racontent en cent façons différentes », déclare La Bruyère, ce qui l'entraîne à accorder peu de créance aux « plus graves historiens ». Rendons grâce à Maud de Belleruche qui n'est pas de ceux-ci. Femme, elle demeure femme, écrit comme telle, et mène son récit comme elle ferait de cent anecdotes sur la « Vie parisienne » ; ce sont les cabinets particuliers du Café Anglais qu'elle entrouvre pour nous, les billets galants qu'elle décachète à notre intention, les aveux chuchotés dans le mystère des Tuileries qu'elle nous redit.

Par quel singulier hasard cette fervente de Versailles, de Chambord, de Blois, en vient-elle à nous servir de cicérone dans les allées du Bois ou sous les couverts de Compiègne ? De la manière la plus pittoresque qui soit : elle a parcouru le monde, de l'Espagne au Canada, du Congo à l'Argentine. Caméra et stylo sont ses armes ; elle n'en a pas pour autant négligé fusil, skis ou masque sous-marin ; et, pour se délasser le soir, elle entraîne des auditoires intrigués à la découverte de la petite Histoire. Voilà comment elle-même a succombé au magnétisme de cet extravagant, chatoyant Second Empire : au fait, le plaisir du conférencier ne serait-il pas purement égoïste ? Se révéler à lui-même tout ce qu'il s'était assigné d'apprendre à son public ? Ainsi en fut-il de notre écrivain ; par là, Maud de Belleruche porte témoignage à Gœthe qui voyait dans l'Histoire un moyen d'enthousiasme.

Et, enthousiaste, certes ce livre l'est, de la première à la dernière page. Indulgent aussi pour les faiblesses humaines, il démontrerait, s'il en était besoin, que nul, femme ni homme, ne se montre tout à fait criminel ; personne, ajoutons-le, ne semble un héros sans tache. Voilà sans doute ce qui fait de cet ouvrage un récit passionnant : non seulement il nous évoque le passé — pas si loin après tout : un siècle ! — mais encore il enseigne à juger sainement du présent ; en

visitant les alcôves des souverains et des grands, on s'aperçoit vite que d'identiques passions continuent de mener les hommes : consulter l'Histoire permet de prédire l'avenir, enseigne Machiavel : rien de tel alors que d'entrer dans la valse des amours à quoi nous invite Maud de Belleruche.

Francis DIDELOT.

LA COMTESSE
DE CASTIGLIONE

I

LA COMTESSE
DE CASTIGLIONE

I

LA COMTESSE
DE CASTIGLIONE

Le prénom de Virginie, évoque la jeunesse et le martyr, voire une vierge dévorée par les lions ; vainement pourtant consulteriez-vous le Martyrologe romain, et si certains calendriers mentionnent une sainte Virginie le 8 juillet, son existence hagiographique est imaginaire : il n'y a pas de sainte Virginie.

En revanche, nous trouvons sous ce nom une jeune héroïne célèbre par sa beauté à Rome et dont la mort provoqua une sorte de révolution, cela quatre siècles avant les temps chrétiens. Païenne, par conséquent, cette Virginie-là ne saurait accorder qu'un patronage païen, et lorsque, en 1837 le marquis et la marquise Oldoini baptisèrent Virginie leur fille nouveau-née, ils ajoutèrent un aléa de plus à deux autres : naître à Florence, ville de tous les arts, et naître belle dès le berceau ; tous trois devaient marquer le destin, éblouissant et bref, de la comtesse de Castiglione.

Bref par l'éclat, non par la durée : elle vécut soixante-deux ans et s'éteignit dans la dernière année du siècle, depuis longtemps recluse dans une claustration volontaire dont nous dirons tout le tragique ; mais elle avait, auparavant, connu quinze ans d'enfance, quinze ans de jeunesse et quinze ans de déclin, suivant un rythme à trois temps, un *tempo* de valse, bien dans l'envol des crinolines.

Lorsque Napoléon donnait à ses maréchaux des noms

de victoires, il se souciait peu de savoir si le nom des villages en cause était le patronyme d'une famille existante : ainsi, Junot fut créé duc d'Abrantès au mépris du droit des véritables d'Abrantès portugais ; ainsi Augereau, duc de Castiglione, sans souci des Castiglione du Piémont, qui, pourtant, existaient bel et bien.

C'est un jeune homme de cette lignée qui, en 1853, vint passer quelques semaines à Londres. Gentilhomme d'honneur de la reine Marie-Adélaïde de Piémont, muni d'une belle fortune et d'une belle figure, François Verasis, comte de Castiglione, était d'avance assuré de la meilleure audience dans la meilleure société londonienne.

Il fréquenta sa légation, celle du Piémont, dont le ministre, Emmanuel d'Azeglio, était justement son cousin ; on le vit chez l'ambassadeur de France, le comte Alexandre Walewski. Ce diplomate, fils naturel de Napoléon 1^{er} et de Marie Walewska, avait les faveurs de la mode. Premier atout : sa femme Maria-Anna de Ricci, une Florentine, était la séduction même ; deuxième atout : il venait de faire reconnaître *de jure* Napoléon III comme empereur des Français par l'Angleterre. On vit aussi Castiglione au bal de la duchesse d'Inverness, et c'est là que son destin « changea de chevaux ». S'occupant à danser, mais, plus encore, à lorgner la joliesse des femmes présentes, il était tout à son admiration, lorsque Walewski, amusé de son manège, l'approcha. Pour se justifier, Castiglione lui expliqua qu'il était venu à Londres dans le dessein de se marier. Par un récit de la comtesse Walewska, nous savons que Walewski lui conseilla de s'en retourner, en ce cas, dans son Italie natale, ajoutant au conseil une précision : à La Spezia, la marquise Oldoïni couvait une beauté, sa fille unique nommée Virginie. Castiglione, recommandé par son ami Cavour, alors tout-puissant, pourrait, à Mademoiselle Oldoïni, faire sa cour ; agréé, il

aurait la plus jolie fille de toute l'Italie dans les bras ; il ne dit pas sur les bras...

A vingt-neuf ans — c'était l'âge de François — et même plus tard, on glisse facilement à la rêverie sentimentale. La plus jolie fille !... *He had it on his brains*. Aussi, en juillet 1853, le comte de Castiglione sonna-t-il au portail du Palais Oldoïni, à La Spezia.

La Spezia, aujourd'hui, est le Toulon italien. Arsenal et port de guerre, cette cité de cent mille habitants incline peu à la poésie. Mais un siècle en deçà, La Spezia n'était qu'un petit havre de pêcheurs se mirant dans l'indigo de la mer Tyrrhénienne. En ville, d'anciennes familles, de vieux hôtels et de tranquilles jardins. Voici Castiglione se présentant à la maîtresse de maison, la marquise Oldoïni, qui l'accueille fort bien ; mais il attend quelque chose, quelqu'un, quelqu'une, qui se fait attendre. La voici : c'est elle, et, pour François, c'est le coup de foudre. Deux yeux immenses, bleu foncé, calmes et pathétiques ; une chevelure extravagante d'opulence ; un visage parfait, harmonieux jusque dans le détail ; le nez — partie que, le plus souvent, la nature manque — semblant être ciselé par l'ébauchoir d'ivoire d'un dieu sculpteur. Quant à la « ligne », elle est élancée et souple à souhait. Une créature de rêve.

On causa peu ce jour-là ; mais on revint et on se revint. Petit à petit, Castiglione apprit tout sur Virginia.

Elle avait seize ans. Le marquis, son père, rappelait volontiers l'ancienneté de la famille, orginaire de La Spezia ; la marquise, sa mère, née Isabelle Lamporecchi, était Florentine. Le couple, passablement désuni, n'était guère d'accord que pour admirer son unique enfant, l'adorable *Virginia, Virgicchia, Nicchia*. Celle-ci avait donc dès le berceau tout ce

qu'il fallait pour devenir une insupportable enfant gâtée ; elle fit néanmoins des études solides à Florence, chez son grand-père maternel Lamporecchi, un jurisconsulte éminent dont la sévérité balançait heureusement la faiblesse des parents de Virginia ; elle lui dut de ne pas devenir une petite dinde ignorante, mais, avec quelque ingratitude, ne lui en sut pas gré : « Dès mon enfance, écrira-t-elle, je fus sans bonheur dans un sombre palais prédestiné. »

Cependant, le Palazzo Oldoïni de ses parents, à la Spezia, lui offrait la grâce de ses jardins où, parmi les vasques et les vases en marbre blanc de Carrare, se mêlaient et s'opposaient les couleurs et les parfums des citronniers, cyprès, cactus, pampres, jasmains et lauriers-roses. La luxuriance de ce paradis en miniature exaltait Virginia. Nous savons, par ses confidences, les émotions de son âme d'enfant : la secrète tendresse de la petite « Contessina » s'attachait à une ancienne tour de guet, vestige des temps barbaresques, nommée « Il Toretto » ; il s'y était déroulé, aux dires des vieilles gens, des histoires de pirates à faire frémir ; elle grimpait en haut de la tour, et là, tout le jour, restait à rêver, le regard sur la mer.

Elle grandissait, s'épanouissait, exerçant déjà, malgré elle, les sortilèges de sa naissante beauté. A douze ans, elle connut son premier succès « mondain ».

Il faut dire qu'à Florence, capitale de la Toscane, gouvernée par un grand-duc débonnaire, régnait une grande liberté de mœurs et d'esprit ; dans cette atmosphère presque unique au sein d'une Europe « réactionnaire », s'étaient développés la tolérance et le scepticisme de notre jeune héroïne, que les scrupules moraux ni les inquiétudes métaphysiques ne tourmentèrent jamais au cours de son existence. A Florence, quelle était la grande occupation ? Les affaires de cœur ; Comme à Venise, voisine, l'indulgent qu'en-dira-t-on ne s'émouvait guère d'un amant. Entre époux sachant vivre,

un code tacite admettait des sorties séparées, et, pour tout dire, une liberté mutuelle de bon goût. Autre affaire : le théâtre. La salle à la mode était la Pergola. La marquise Oldoini, férue de *bel canto*, comme chacun à Florence, s'y rendait souvent. Le rideau levé ne créait pas le silence dans la salle ; les conversations, au parterre, ne cessaient qu'au « grand air » ; à la dernière note, les applaudissements éclataient et les dames se remettaient à pépier comme dans un salon de bonne compagnie. C'est le théâtre de la Pergola de Florence, où Virginia avait été emmenée par sa mère, qui fut, au propre et au figuré, celui de sa première entrée dans le monde. La fillette-femme fut remarquée. Massimo d'Azeglio note : « La petite Oldoini est charmante et a fait pleinement ma conquête. »

On ferait erreur, cependant, de considérer Nicchia comme une *vamp* en herbe. L'historien Alain Decaux, à qui nous devons l'ouvrage le plus sûr, le plus complet et le plus vivant sur la comtesse de Castiglione, a eu en main tous ses papiers, et, en particulier, son fameux journal qu'elle a tenu — en français — toute sa vie ; il cite également ses cahiers d'écolière et une histoire de la Toscane que Virginia avait composée de son mieux ; à la dernière page, elle avait conclu, excédée : « ed ultimo », puis aussitôt griffonné des petits dessins avec cette humeur folâtre de jeune chien de toutes les petites filles qui ont fini leurs devoirs.

Ainsi s'étaient passées les années d'enfance de Virginia sous le ciel serein d'Italie. C'est alors que François de Castiglione était apparu à son horizon. Elle l'observa, il lui plut, fut agréé, et, dans l'heure, elle le domina de ses pires caprices. Le trop heureux « futur » acceptait tout, non sans révolte, à la manière des faibles dont l'autorité s'en va à la dérive et qui veulent ressaisir, comme on dit, les rênes du gouvernement. Alors, elle se réfugiait dans une moue butée, puis, d'une réplique, gagnait la partie ; intervenait enfin la récon-

ciliation, achevant ce marivaudage italien où, ici, Colombine avait affaire à un partenaire moins Arlequin que Pierrot.

L'été de 1853 s'écoula. Nicchia, bien que fiancée, reprit ses cours d'étudiante ponctuelle. Tenons-lui compte de cette tentative laborieuse, qui, lorsqu'on est dotée ou affligée d'une exceptionnelle beauté, plaide fort en sa faveur.

Avant le mariage, des questions d'intérêt se posaient. Castiglione avait un notaire qui, lui, gardait un parfait sang-froid. Cet avisé tabellion avait rédigé la minute d'un contrat draconien pour la future, moins riche au départ que son prétendant. De son côté, Nicchia avait, en la personne de son grand-père Lamporecchi, familier de tous les détours du code, un défenseur de poids. N'ayant pas été consulté, le grand-père déclara, fort en colère :

— Cette enfant est livrée aux hasards de la Justice, et comme la justice est faite par les hommes, c'est l'injustice pour la femme. Je ne veux pas que ma jolie petite-fille vive dans un vilain cadre et fasse une misérable veuve.

Mais Virginia, dans l'insouciance de sa jeune et radieuse beauté, laissa les choses aller. Que lui importaient ces questions de dot et de dettes !

— La vie est là, simple et tranquille...

Le 9 janvier 1854, à dix-sept ans, elle devenait la comtesse de Castiglione ; elle quitterait Florence, La Spezia et sa chère tour des Pirates, pour aller habiter Turin ; elle serait présentée à la cour du roi de Piémont, cet étonnant et truculent Victor-Emmanuel II ; elle aurait des enfants...

De fait, dans les premiers temps, elle fut heureuse. Un mari attentif ; une belle maison qui subsiste aujourd'hui à Turin, via Cavour. Nicchia, avec ce goût de fourmi qu'ont les femmes de déplacer les meubles, y ordonnait tout à sa façon ; la vieille demeure en était rajeunie. Et puis, on avait des amis qui s'appelaient d'Azeglio, Villamarina, Vimercati, San Marzano, Viale, Doria. On allait au bal en robe rose

vaporeuse, et parée de diamants ; on s'en fut au théâtre, et, là, véritable triomphe : la vieille marquise d'Azeglio écrivait à son fils, ministre du Piémont à Londres : *La comtesse Castiglione (sic) a eu un début mirobolant (sic) ; on courait pour la voir, on faisait foule sous sa loge, on se pâmait, enfin c'était un événement.* Consécration suprême, présentation à la Cour le 25 janvier.

Les salons du Palais royal sont remplis d'invités. En toilette rouge et argent, ses diamants jetant mille feux, voici Virginia qui s'avance accompagnée de sa belle-sœur Marie de Castiglione (car François, gentilhomme de la Reine, en service, ne pouvait lui donner le bras). Révérence à « cul ouvert », selon le mot assez dru du comte de Chambord. Virginia est gratifiée de quelques mots et d'un sourire de la Reine. Pauvre Reine, pauvre sourire et pauvres paroles ! La reine Adélaïde, venue d'Autriche, est effacée ; toute volonté l'a quittée, car le Roi, son époux, la délaisse ; pour l'heure, sa favorite en titre est la fille d'un tambour-major, nommée Rosina, qu'il finira par épouser morganaquement lorsqu'il sera veuf.

La présentation à la Reine terminée, Nicchia se lance dans le tourbillon de la danse. Le soir même, elle résume la journée dans son journal : *Après, Azeglio m'a présenté le Roi avec qui j'ai causé. Nous avons « tourné » l'appartement avec Azeglio et nous avons été prendre le thé dans la chambre du fond.* Quelle sereine inconscience dans cet « Azeglio m'a présenté le Roi ».

Et François, dans cette vie mondaine ?

Glorieux de la beauté de sa femme, il lui passait tout et ce tout était beaucoup ; impossible de dresser l'inventaire des disputes du ménage Castiglione. Dans le journal de Nicchia, presque journellement, des phrases comme celles-ci : *J'ai querrellé (sic) avec François. Vérasis s'est fâché. Vérasis a dit qu'il voulait se séparer, puis il est venu faire la paix. François m'a*

grondé (sic). J'ai ôté le bracelet d'or et la bague noire pour signe (sic) que je ne l'aimais pas. Après, il a voulu faire la paix.

Jusque-là, rien de grave : querelle d'oiseaux dans le même nid...

L'été venu, la Cour quittait Turin pour se rendre à la résidence royale de Stupinigi, grande villa à quelques lieues de la ville. Invitée, Virginia se fit accompagner de son amie, la comtesse Vimercati, et toutes deux montèrent en calèche, mais, arrivée devant la rivière Sangone en crue, la voiture fit halte. Impossible d'aller plus loin. Les dames, mettant pied à terre, cherchent un pont aléatoire. Surgit un cavalier ; il s'approche, il salue : c'est le Roi ! Virginia plonge sa révérence de cour, quoiqu'elle trouve *in petto* — elle le dira plus tard — que le souverain, fort débraillé, « avait l'air d'un assassin ». Enchanté de la désinvolture de la jeune Comtesse, le Roi, quelques jours après, fit jaser la chronique locale en escortant à cheval la voiture de Virginia depuis Stupinigi jusqu'aux portes de Turin.

Mais avant d'aborder l'idylle royale, laissons la comtesse de Castiglione donner le jour, le mieux du monde et sans histoires, à un petit garçon baptisé Giorgio (Georges), le 9 mars 1855. Autour du lit de la gracieuse accouchée viennent s'asseoir ses amis, Robilant, Seltini, Cortenzia, ainsi que Clément et Marie de Castiglione. Par plaisanterie, Cortenzia déclare à Virginia qu'elle s'en tiendra sans doute là et qu'on ne la voit guère dans l'emploi de mère de famille nombreuse. Nicchia proteste violemment :

— Je vous parie que le 1^{er} avril 1856 — dans un an — j'aurai un autre enfant, ou bien qu'il ne me restera qu'un mois pour accoucher !

— Pari tenu, dit Cortenzia.

C'est lui qui gagna ; un an plus tard, la comtesse de Castiglione se trouvait à Paris, bien loin de toute pensée de maternité.

Nous sommes au début de 1855. La guerre de Crimée, qui dure depuis un an, prend une nouvelle tournure : les alliés franco-anglais concentrent leurs efforts contre la forteresse russe de Sébastopol. Flairant le succès, Cavour fait entrer le Piémont à leurs côtés afin d'être assis du bon côté autour de la table où se traitera la paix ; tactique italienne de toujours et qui réussira jusqu'en 1944, exclusivement.

Conséquence pour la comtesse de Castiglione : partant pour la Crimée, tous ses jeunes amis viennent lui faire leurs adieux. L'un d'eux, cependant, ne semblait pas pressé.

Il s'appelait Ambrogio — c'est-à-dire Ambroise — Doria ; lui et ses frères Marcello, Andréa et Giacomo, étaient les enfants du marquis et de la marquise Doria, d'une très illustre famille génoise, qui habitait La Spezia. Ami d'enfance de Virginia, Ambrogio venait maintenant dîner chez elle, souvent, et seul avec elle parfois, lorsque François, dans sa confiance aveugle de mari, était absent.

Le diable est toujours en tiers dans un tête-à-tête. Le 6 mai, Doria déclara sa flamme à Virginia, qui, sans rigueur excessive, lui dit qu'il ne devait rien espérer d'elle. Le jeune officier joua d'un regard mélancolique et jura qu'il l'aimerait *malgré et quand même*. Le soir, Virginia souligna dans son journal ces mots « malgré et quand même », qui allaient devenir le *leitmotiv* de son idylle avec Ambrogio, comme avec bien d'autres...

Doria savait la force de la présence et de l'habitude. Il se fit assidu. Mais, en juin, désigné pour la garnison de

Pignerol, à quelque dix lieues de Turin, il dut partir fort contristé. Dès le surlendemain, au galop de son cheval, il était de retour. Tant de romanesque se devait de finir mal, ou, si l'on veut, bien : ils échangèrent un premier baiser.

Ici commence le code naïf qui émaille le journal de Mme de Castiglione, et, si son époux François avait su le déchiffrer, il en eût été, en tant que mari, mari, car cette ingénue comptabilité nous livre l'intimité de notre héroïne. La grille en est transparente : c'est un *b* lorsqu'on s'est laissée embrasser, un *bx* quand on est allé un peu plus loin et un *f* lorsque le soupirant n'a plus aucune raison de soupirer. Le 7 juillet, Virginia note : *A 7 heures, Doria est venu dans le salon, causer dans l'obscurité, bx, bx.* Le lendemain, François ayant dû se rendre à Gênes, il arriva ce qui devait arriver, et je n'en fais nul procès à Virginia. Seulement, quelques jours plus tard, François, au cours d'une des coutumières disputes du ménage, lança incidemment qu'elle était la maîtresse de Doria. Virginia « encaissa » de sang-froid, feignit de continuer à écrire sa correspondance, et François poursuivant :

— Il faudra que nous nous séparions.

— Comme vous voudrez, dit-elle simplement...

Un premier amant trouble toujours une jeune femme. Virginia, à dix-huit ans, fut étourdie de son aventure et conçut des projets qui parurent insensés à Doria. Tout cela est classique, et ce qui suit ne l'est pas moins : reprise par sa situation sociale et par sa famille, elle fit l'apprentissage du mensonge et partit avec son mari et le petit Georges pour La Spezia, chez ses parents Oldoini ; elle revit la tour des Pirates, vagabonda au bord de la mer, et peut-être se sentit pure. Mais la famille Doria, nous l'avons dit, habitait La Spezia, et, un beau jour, le frère numéro 3, Andréa, lui apporta une lettre d'Ambrogio. Commence ici une très italienne comédie où intervient, en plus d'Andréa, qui tient l'emploi du « Chandelier » de Musset, le frère numéro 2, Marcello, beau de sa

personne, qui tombe amoureux, lui aussi, de Virginia, et fait simultanément la cour à sa mère. Promenades en bateau, billets interceptés, fausses confidences et fausses sorties, rien n'y manque ; c'est l'imbroglio d'Ambrogio, et, devant Virginia escortée de ses amoureux, on songe à Verlaine :

*L'implacable enfant,
Preste et relevant
Ses jupes,
La rose au chapeau,
Conduit son troupeau
De dupes.*

Se passa l'été, revint le vent cornant novembre. Il fallut rentrer à Turin ; il pleuvait, et, quand il pleut en Italie, la pluie y est plus triste qu'ailleurs. Virginia s'ennuyait ; les Doria l'ennuyaient. A dix-neuf ans, avoir fait le tour des émotions féminines : un mari, un enfant, un amant ! Elle note dans son journal un quotidien *idem*. Oui, chaque jour répète le précédent ; elle traîne son inutile beauté de pièce en pièce dans sa trop grande maison, allant à sa fenêtre voir tomber la pluie, au feu de bois contempler les flammes. Même l'enthousiasme populaire qui accueille à Turin la nouvelle de la victoire alliée du pont de Traktir, sur la Tchernaña, où les Piémontais se distinguent, ne parvient pas à la tirer de sa torpeur.

Pourtant, depuis quelque temps, elle paraît plus éveillée. Un de ses oncles, le général Cigala, vient lui faire de fréquentes visites. Cet oncle est l'aide de camp du roi Victor-Emmanuel. Que peut-il lui dire qui lui rende cet éclat dans les yeux et ce rire aux lèvres ?

Le vendredi 16 novembre, François, en mari qui avait décidément le génie des absences opportunes, était à Milan. Vous eussiez vu la comtesse se coiffer avec un soin suspect et s'habiller de velours noir. La nuit vint. Seule, la porte du

jardin demeurait ouverte, à la garde d'un valet de confiance nommé Pongio. Du Ruy Blas ! A cette porte, on frappe : un homme entre, que Pongio introduit dans le salon. C'est le Roi.

Ne troublons pas le royal tête-à-tête. Mais, où en était l'Italie en 1855 ?

La victoire de Crimée acquise, le Piémont, désormais puissance alliée et nation victorieuse, participerait au Congrès international qui se tiendrait à Paris. Tout le jeu piémontais serait d'y faire venir sur le tapis la question de l'unité italienne. Un coup de poker que Cavour ne voulait jouer qu'avec les meilleures chances. Victor-Emmanuel II se rendrait donc à Londres et à Paris, avec Cavour et une suite importante. On donnerait le plus d'éclat possible à la visite du roi de Piémont à l'empereur des Français. On ferait du *lobbying* et du *brainstorming* ; on rappellerait à Napoléon III que sa doctrine préconisait la reconnaissance des nationalités, ce qu'on appelle, de nos jours, le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes. L'Empereur lui-même ne s'était-il pas enflammé à dix-huit ans à Rome pour la cause italienne ? Ne s'était-il pas lancé dans l'insurrection des Romagnes contre le Pape, avec son frère aîné qui y avait trouvé la mort à Forli ?

Mais cela ne suffisait pas au roi et au ministre ; les deux compères voulaient mieux. Or, l'Empereur avait une faiblesse : il aimait les jolies femmes. L'impératrice Eugénie ? Enceinte à l'époque, et, au surplus, assez frigide, disait-on. Les calculs politiques ne redoutent pas le cynisme. Napoléon III étant vulnérable à l'enchantement féminin, il fallait lui dépêcher une sirène pour plaider sur l'oreiller la cause de la Péninsule, comme la Walewska avait plaidé jadis celle de la Pologne à l'égard de l'Oncle. La sirène ? Cavour pensa à sa cousine Virginia ; on avait donc, à Virginia, envoyé en éclaireur le

Speakers, animateurs, meneurs de jeux, conférenciers vivent de paroles. Ils nous informent, nous charment, nous amusent. Mais leurs voix connaissent l'éphémère destin des feux d'artifice : elles jaillissent, fascinent et meurent dès que nées. Dans cette collection, DU VERBE A LA PLUME, ces voix trouveront leur durée, sans perdre le naturel et l'élan créateur.



De l'auteur de *Cinq personnages en quête d'empereur*, Francis Didelot dit dans sa préface : « Comment ne pas imaginer qu'en dépit de sa jeunesse Maud Sacquard de Belleroche aurait été dame d'atours d'Eugénie de Montijo ? » C'est bien en effet en revivant, de l'intérieur, ce Second Empire brillant et léger que l'auteur parvient, avec un rare bonheur, à nous entraîner dans le tourbillon des flonflons et des crinolines, des amours officielles ou secrètes, des bluettes et des uniformes... Temps charmant où, dans l'inconscience générale, nul ne voyait monter les ténèbres de l'horizon : débâcle de Sedan, tourment de la Commune.

Duc de Morny, comtesse de Castiglione, princesse Mathilde, Prosper Mérimée, Miss Howard... Cinq personnages qui gravitèrent, à titres divers, autour de Napoléon III. Maud SACQUARD DE BELLEROCHÉ n'hésite pas à nous faire visiter les alcôves des souverains et des grands. Mais elle le fait avec humour et tact. Son indulgence est celle du psychologue ; sa vision, celle d'un écrivain tirant de l'Histoire la « réalité » romanesque et littéraire.

BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE



3 7502 01248007 7

Imprimé en France

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX^e siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en vertu d'une licence confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012.

Avec le soutien du

